



LA MAISON DU SOLEIL LEVANT
**JAMES LEE
BURKE**

RIVAGES/NOIR

Mexique, 1916. Après une fusillade qui laisse quatre soldats mexicains morts, le Texas Ranger Hackberry Holland quitte le pays en possession d'un artefact volé, présumé être le calice mythique du Christ... Il provoque la colère d'un trafiquant d'armes autrichien qui se servira d'Ismaël, fils illégitime de Hack et vétéran de la première guerre mondiale, pour tenter de récupérer le Saint Graal. Un voyage épique et bouleversant, jalonné de trahisons et de vengeance, à travers le Mexique révolutionnaire et les saloons de San Antonio.

« Le champion poids lourd... Son œuvre est sans égal. »
Michael Connelly

James Lee Burke a remporté, parmi bien d'autres récompenses, l'Edgar Award, le prix Mystère de la critique et le Grand Prix de Littérature policière. Sa série consacrée à Dave Robicheaux a fait le tour du monde et a été adaptée au cinéma par Bertrand Tavernier (*Dans la brume électrique*). Après *Dieux de la pluie* et *La Fête des fous*, il nous présente le légendaire ancêtre de la famille Holland.

Du même auteur
chez le même éditeur

Série Dave Robicheaux

La Pluie de néon
Prisonniers du ciel
Black Cherry Blues
Une tache sur l'éternité
Une saison pour la peur
Dans la brume électrique avec les morts confédérés
Dixie City
Le Brasier de l'ange
Cadillac Juke-Box
Sunset Limited
Purple Cane Road
Jolie Blon's Bounce
Dernier tramway pour les Champs-Élysées
L'Emblème du croisé
La Descente de Pégase
La Nuit la plus longue
Swan Peak
L'Arc-en-ciel de verre
Creole Belle
Lumière du monde

Série Clan Holland

Déposer glaive et bouclier
Texas Forever
La Rose du Cimarron
Heartwood
Bitterroot
Dieux de la pluie
La Fête des fous
La Maison du soleil levant

Autres ouvrages

La Moitié du Paradis
Vers une aube radieuse
Le Bagnard
Le Boogie des rêves perdus
Jésus prend la mer

JAMES LEE BURKE

La Maison du soleil levant

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christophe Mercier

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages. fr

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original : *House of the Rising Sun*

Illustration de couverture : © Tom Haugomat

© James Lee Burke, 2015

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4419-2

*À la mémoire de John Neihardt et de A. B. Guthrie,
sans qui l'Ouest américain n'existerait sans doute pas.*

Va dire à ma petite sœur
De jamais faire ce que j'ai fait
D'éviter cette maison, à La Nouvelle-Orléans
Qu'on appelle le soleil levant.

« House of the Rising Sun »,
version donnée par Alan Lomax

Je vous dis en vérité que les publicains et les femmes
prostituées vous devanceront dans le royaume de Dieu.

Évangile selon saint Matthieu, 21, 31.

Sur les champs des Flandres les coquelicots fleurissent
Entre les croix qui, rangée après rangée,
Marquent nos places ; et dans le ciel
Les alouettes, qui continuent bravement à chanter, volent
À peine entendues au milieu des canons.

« In Flanders Fields », de John McCrae

1916

1

Le soleil, gonflé, rouge, en fusion, venait d'apparaître à l'horizon comme une planète en exil, éclairant un paysage qui semblait sculpté dans la glaise et la pierre tendre, marqué par les traces fossilisées d'animaux sans nom, lorsqu'un homme massif, pieds nus, vêtu de haillons, laissa tomber les rênes de son cheval, descendit du dos de l'animal et se fraya un chemin en bas d'un talus, jusqu'à un lit de rivière semé d'une succession de flaques d'eau scintillant comme du sang dans le soleil levant. Le sable était couleur cannelle, hérissé de touffes d'herbe verte, et il était frais à ses pieds meurtris et striés de lésions sans doute infectées. Il se mit à genoux, chassa les insectes et but, les deux mains en coupe, puis se lava le visage et écarta de ses yeux ses longs cheveux. Sa peau était zébrée de crasse, son pantalon couvert de traces de sel provenant de la sueur séchée du cheval. Pendant un instant, il crut voir son reflet à la surface de la flaque. Non, ce n'est pas moi, se dit-il. Le visage étroit, les cheveux jusqu'aux épaules, les yeux comme des tasses d'obscurité qui auraient eu leur place sur un plateau, l'ensemble évoquait un croisé livré à la merci des Sarrasins.

« *Venga !* dit-il au cheval. Il faut que je t'apprenne à boire ? Je n'ai pas de quoi me vanter. Le seul cheval que je suis parvenu à voler est probablement le plus bête de l'armée de Pancho Villa, et il n'avait même pas la politesse d'être sellé. »

Le cheval ne répondit pas.

« À moins que le problème, ce ne soit pas la stupidité ? continua l'homme. Est-ce que c'est juste que tu me prends pour un ogre dangereux ? Quoi qu'il en soit, pour l'instant, je suis susceptible, et j'aimerais que tu bouges un peu ton gros cul et que tu viennes ici. »

Quand le cheval descendit le talus et se mit à boire, l'homme, qui s'appelait Hackberry Holland, s'assit sur un rocher et mit ses deux pieds dans la flaque, les yeux fermés, respirant en silence par le nez. C'était vraiment un lieu étrange, un de ces endroits que le Créateur avait modelés, taillés, entourés de montagnes semblables à des dents de requin, avant de les abandonner sans explication. On n'entendait pas de chants d'oiseaux, pas de clochettes de vaches, aucun saule ne se gonflait au vent, aucune éolienne ne se mettait en route en cliquetant, aucune goutte tombant d'un robinet ne martelait une citerne d'acier. C'était un pays sauvage, dont l'énergie était aussi brute et vorace que celle d'un prédateur géant prêt à engloutir les innocents et les imprudents, un lieu plus proche de l'enfer que du paradis.

L'homme avait besoin d'une arme à feu, d'une gourde remplie d'eau, d'un chapeau à large bord, d'une paire de bottes, de chaussettes moelleuses et d'une chemise propre. Ce n'était pas beaucoup demander. La mort n'est un mal que lorsqu'elle est dégradante, quand elle vous surprend malade et seul, allongé sur des draps souillés de votre puanteur, toutes vos terreurs rassemblées dans le noir, comme des spectres.

« Tu vois ces deux filets de fumée, en haut de cette montagne ? dit-il au cheval. Je pense que ce sont des feux de camp allumés par tes anciens propriétaires. Ou par des *banditos* qui n'ont rien à faire de *gringos* venus du Texas. Ça veut dire qu'on va devoir traverser ces montagnes, au nord, et qu'en dehors de l'herbe qui pousse dans ce sable, il n'y aura sans doute absolument rien à manger entre ici et le Rio Grande. Tu t'en sens capable ? »

Il posa ses paumes sur ses genoux. « C'est bien ce que je pensais. Alors je suppose que la grande question, c'est : qu'allons-nous faire ? Et la réponse, c'est : aucune idée. »

Il regarda les ondulations de l'eau au-dessus de ses pieds. Il avait l'impression qu'une immense lassitude prenait possession de son corps, un peu comme un opiacé pernicieux lui

insinuant qu'il était temps de se reposer et de ne plus lutter contre son destin. Mais la mort n'est pas censée arriver de cette façon, se répéta-t-il. Il avait les ongles incrustés de crasse, ses ravisseurs lui avaient pris sa ceinture, ses orteils étaient noirs de sang, car ils avaient été systématiquement piétinés. Il leva les yeux vers le ciel. « Ils tournent déjà, dit-il. Ils s'occuperont d'abord de moi, et ensuite ils s'en prendront à toi, pauvre cheval, que tu respire encore ou pas. Désolé que ça se termine comme ça. Tu n'as rien fait de mal. »

Le cheval leva la tête, les oreilles en avant, la peau frémisante à cause d'une mouche bleue posée sur sa croupe.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Hackberry.

Puis il tourna la tête face à un petit vent qui soufflait sur une pente, à guère plus de cent mètres. Non, il ne s'agissait pas seulement de vent. Ça sentait la brume et les arbres, une odeur de pins, et les nuages qui faisaient un couvercle au-dessus du canyon. Ça sentait la grotte, l'eau fraîche, et les fleurs qui ne s'ouvrent que la nuit ; ça sentait le paradis dans un désert montagneux. « Tu crois qu'on a trouvé le Walhalla¹ ? Soit c'est ça, soit je perds la tête, parce que j'entends de la musique. Tu crois que tu réussiras à gravir cette pente, mon vieux copain ? »

Cette fois, Hackberry n'attendit pas la réponse. Il prit les rênes et mena le cheval sur le talus de l'autre côté du ruisseau, persuadé que la délivrance était à portée de main.

Il dirigea le cheval sur la pente jusqu'à l'entrée du canyon, puis ils suivirent une piste semée de pierres qui faisait un coude. Une maison victorienne à un étage, sans peinture, avec une large véranda, une coupole à chaque angle et, à l'arrière, un verger et deux citernes, était perchée sur un carré herbeux, et la voix d'Enrico Caruso sortait d'un gramophone à

1. Dans la mythologie nordique, lieu où sont conduits les valeureux guerriers défunts.

l'intérieur. L'incongruité de la scène ne s'arrêtait pas là. Un corbillard, muni de lanternes de cuivre et enguirlandé de dessins de lis blancs et verts, tiré par quatre chevaux, était stationné devant. Sous les harnais des bêtes il y avait des plaies rouges de la taille d'une pièce de monnaie.

Au moins une douzaine de chevaux étaient attachés à un rail et d'autres à des piquets dans la cour. Certains portaient des selles de l'armée des États-Unis. Des tessons de bouteilles de bière et de tequila étaient répandus sur les rochers le long de la piste qui menait à la cour. Au moment où le vent forçait, le cheval d'Hackberry renâcla, loucha, donna de la tête contre les rênes.

« Tout va bien, mon gars, dit Hackberry. On a dû tomber sur un relais, même si je dois dire que le corbillard est un peu déplacé. »

Le cheval avait les narines dilatées, les oreilles en arrière. Hackberry descendit de sa monture et la mena sur la pente, essayant de distinguer l'intérieur du corbillard. Quelqu'un avait remis le disque en route. Par les fenêtres, il ne voyait personne. Juste au-dessus de lui, les nuages avaient pris une teinte jaune, presque sulfureuse. Le vent avait fraîchi, et il soufflait plus fort, produisant dans les arbres un son qui évoquait de l'eau dévalant dans le lit d'un ruisseau. Il avait l'impression de s'être égaré dans un lieu magique sans lien avec son entourage. Mais, tout comme le cheval, il savait que pareils sentiments à propos du Mexique n'avaient pas de sens, et ne servaient à rien. Les *campesinos* étaient pauvres et sans éducation ; la police était corrompue ; l'aristocratie avait la même arrogance, la même cruauté, que celles qui avaient suscité l'Inquisition. Quiconque imaginait le contraire laissait entrer dans sa vie à la fois la sombre magie des sauvages et celle des impérialistes.

Il renonça à explorer le corbillard. Les arbres derrière la maison avaient des feuilles denses, cireuses, d'un vert sombre, et étaient ombragés par les parois du canyon. Mais

quelque chose n'allait pas dans ce tableau, quelque chose ne correspondait pas à cette ambiance que Gauguin aurait tenté de fixer sur une toile. Hackberry ouvrit et ferma les yeux, les essuya, pour s'assurer que la faim et la dysenterie n'avaient pas altéré sa vision, ni libéré des images qu'il gardait enfermées dans son esprit. Non, il n'y avait pas de doute sur ce qui s'était produit dans ce canyon plombé de nuages jaunes qui paraissaient tourner comme d'épais grumeaux émanant d'une usine chimique. Quatre Noirs en uniforme de l'armée, dont deux avaient le pantalon descendu jusqu'aux chevilles, tous quatre en chaussettes, les mains attachées dans le dos, étaient pendus aux branches. Chacun était mort sur un arbre différent, comme si quelqu'un s'était servi de leur mort comme d'un dispositif ornemental.

Hackberry fit effectuer demi-tour au cheval, et s'apprêta à redescendre la pente.

« Hey, *hombre ! A dónde vas ?* » dit une voix d'homme.

Un soldat mexicain en uniforme kaki était apparu sur le porche. Il était mince, la peau tannée par le soleil, et il portait une casquette raide à la visière noire, et une cartouchière fixée aux pans de sa veste. Il avait un visage étroit, la peau grêlée, et des dents longues et écartées, de la couleur du bois pourri. « Tu m'as l'air d'un *gringo*, mon gars, dit-il. *No hablas espanol ?* »

Le regard d'Hackberry erra sur la cour. « Je sais même pas *hablar ingles*, dit-il. Pas très bien, en tout cas.

– Tu es drôle, l'homme.

– Pas vraiment. » Hackberry se tut et plissa innocemment les yeux vers le ciel. « Où suis-je ?

– Tu sais pas reconnaître une *casa de citas* ? Ça te plaît, ce qui est pendu dans les arbres, derrière ?

– Je m'occupe de mes oignons ; je ne m'intéresse pas aux problèmes des autres.

– Tu sais que ton cheval porte une marque mexicaine ?

– Je l’ai trouvé dans le désert. Si vous savez à qui il appartient, je pourrais peut-être le rendre. Vous pouvez me dire où je suis ?

– Tu veux savoir où t’es ? T’es dans la merde jusqu’au cou.

– Je ne vois pas pourquoi. Je ne pense pas représenter une menace pour personne.

– Je t’ai vu regarder le corbillard. Les cadavres te gênent, l’homme ?

– Les cercueils et les machins comme ça me mettent mal à l’aise.

– T’es un gros menteur, l’homme.

– Ce sont des mots blessants, méchants et injustes, en particulier envers un homme dans ma situation. Je me sentirais mieux si vous remettiez cette arme dans son holster.

– Tu veux tenir mon arme, l’homme ?

– Non, je peux pas dire ça.

– Peut-être que je t’en donnerai l’occasion. Peut-être que tu supplieras pour la tenir. Tu comprends ce que je dis, *gringo* ? » La bouche de l’officier s’était faite lubrique.

Hackberry contemplant les silhouettes pendues dans les arbres sur la pente, la façon dont elles se balançaient comme des ombres quand le vent parcourait les branches qui craquaient. « Qu’est-ce qu’ils avaient fait, ces soldats noirs ?

– Ce qu’ils ont fait ? Ils ont pleuré comme des enfants. Qu’est-ce que tu crois, l’homme ? T’aurais fait quoi, *toi* ?

– Sans doute la même chose. Je vais vous dire. Je ne peux pas payer pour la nourriture, mais je peux vous couper du bois. Et j’aimerais que mon cheval mange aussi. Et ensuite j’aimerais reprendre ma route et oublier ce que j’ai vu ici. »

L’officier mexicain sortit un cure-dents de la poche de sa chemise et se le mit entre les lèvres. Il avait d’épais cheveux noirs brillants emmêlés qui dépassaient de sa casquette. « Des Texas Rangers ont attaqué un de nos trains, et ont tué un grand nombre des nôtres. T’en as entendu parler ? »

Hackberry jeta un coup d'œil aux nuages troubles comme de la fumée. Il se frotta la nuque, comme s'il avait une crampe, ses yeux bleus complètement vides. « Qu'est-ce qui les a poussés à faire une chose pareille ?

– Je te dirais bien de leur poser la question, mais ils sont tous morts. Sauf un. Il s'est enfui. Un homme de grande taille. Comme toi.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi vous avez pendu ces soldats noirs. Vous leur interdisez vos bordels ?

– T'as déjà vu des morts attachés à des pare-chocs ? Attachés comme des cerfs pleins de trous ? Les Américains ont fait ça dans le village d'où je viens. Je l'ai vu, *gringo*. » Le soldat mexicain tira la peau sous son œil droit pour souligner l'authenticité de son témoignage.

« Jamais entendu dire ça.

– T'es un grand *gringo*, même sans bottes. Si on te pend, tu toucheras presque le sol. Tu mettras longtemps à mourir.

– Je suppose que j'ai le mauvais œil. Avant de me faire ça, vous pouvez peut-être m'aider. Ces soldats, là, derrière, appartenaient au 10^e ou au 11^e de cavalerie. Il y a dans le 10^e un capitaine blanc que je recherche. Vous avez vu un jeune capitaine, pas tout à fait aussi grand que moi, mais qui me ressemble ? »

Le Mexicain sortit le cure-dents de sa bouche et l'agita facétieusement devant Hackberry. « T'es très, très drôle, l'homme. Mais maintenant on va rentrer voir le général Lupa. Lui raconte pas de conneries. C'est pas quelqu'un à se laisser raconter des conneries, tu m'entends ?

– Vous êtes en train de me dire qu'il n'est pas très mûr, même s'il est général dans votre armée ?

– C'est une façon de voir les choses, si tu veux te faire exploser la tête. Les Texas Rangers dont je t'ai parlé, quand ils ont attaqué le train, ils ont tué son fils. »

2

Les murs du salon étaient couverts de velours bleu et magenta, terni par le temps ou par la poussière. Les rideaux, d'un blanc vaporeux et ourlés sur les bords, se gonflaient et se tortillaient dans le vent, comme si le décorateur avait eu l'intention de donner une impression de légèreté et de pureté que la maison ne posséderait jamais. Le sol était couvert d'un tapis à franges, et il y avait un harmonium dans un coin. Les sièges avaient des coussins rouges ; de vieilles photos de nus aux formes victoriennes étaient exposées sur les murs sous des verres bombés. Au-dessus du manteau de la cheminée, protégé aussi par un verre bombé, se trouvait un tableau représentant un crépuscule rose et orangé, encadré de chérubins assis sur un nuage. Un large couloir bordé de portes menait au fond du bâtiment, comme dans les *shotgun houses*¹ du sud de la Louisiane.

Deux filles en combinaison, qui avaient l'air d'Indiennes, étaient assises dans un coin, les jambes serrées, les yeux baissés, les mains croisées sur les genoux. Une femme entre deux âges se tenait derrière un petit bar encombré de bouteilles de bière. Elle portait une robe de brocart bleu sombre, avec un col blanc ruché. Elle avait les yeux enfoncés, fixes, presque lumineux. Derrière elle, sur une table où étaient empilés des disques dans leur enveloppe de papier, se trouvait un phonographe dont le pavillon cannelé était orné, à l'intérieur, d'une sirène à la bouche écarlate et à la forte poitrine.

1. Type d'habitat populaire, notamment dans le Sud. La *shotgun house* est un bloc rectangulaire, comprenant de trois à cinq pièces en enfilade, sans couloir ni vestibule, avec une entrée à chaque extrémité.

L'attention d'Hackberry était concentrée sur un homme imposant assis sur un fauteuil, une jambe étendue devant lui, et dont le pantalon kaki raccommodé laissait apercevoir un pansement sanglant. Il avait une casquette à visière au rebord noir brillant, comme son officier subalterne, mis à part le fait qu'il la portait inclinée sur sa tête. Il tenait sur sa cuisse une bouteille de mescal débouchée. Lorsqu'il la leva pour boire, le gros ver blanc auquel se mesurait la puissance du mescal émergea du dépôt au fond de la bouteille. Quand il la reposa sur sa cuisse, le général avait la bouche humide et luisante. Le manteau qui couvrait son embonpoint était raide de débris de nourriture et de liquides répandus. Le général renifla. « Apparemment, ça fait longtemps que vous n'avez pas vu l'eau, *senor*, dit-il.

- Si vous avez un tub, j'en profiterai volontiers.
- Vous dites que vous êtes prospecteur ?
- Je l'étais, avant d'être attaqué par des Yaquis¹.
- Vous savez ce que notre gouvernement a fait aux Yaquis ?
- Je ne suis pas au courant.
- Vous n'avez pas entendu parler des cent cinquante Yaquis brûlés vifs dans une église ? Les Indiens sont durs à la souffrance.
- Ça explique peut-être leur mauvaise humeur.
- Vous n'avez pas le regard d'un prospecteur. Vous avez le regard d'un tueur. Vos yeux ne vont pas avec le reste de votre visage.
- J'ai prospecté dans le sud du Mexique, en 1909. J'ai prospecté dans le Yucatan, et au Chili. J'ai fait aussi d'autres choses, et jamais rien de malhonnête. Et j'aimerais vraiment manger quelque chose.
- Oui, je pense que vous devriez manger et reprendre des forces.

1. Amérindiens installés au sud de l'État de Sonora. Ils subirent une féroce répression de la part des autorités mexicaines.

– Et j’aimerais aussi nourrir mon cheval. »

Le général agita un doigt d’avant en arrière. « Non, aujourd’hui, inutile de vous occuper de votre cheval. C’est un cheval mexicain. Il va rester là.

– Ça signifie que moi aussi, je reste ?

– Les gens vont où ils doivent être. Dans certaines circonstances, les gens rentrent dans leur propre esprit. Ils y trouvent sécurité et réconfort. Du moins, ils essaient.

– De quel genre de circonstances sommes-nous en train de parler, général ? »

Le général reboucha la bouteille de mescal et enfonça solidement le bouchon avec son pouce. « Je pense que vous êtes soit un trafiquant d’armes, soit un Texas Ranger. Nous allons faire en sorte de le savoir. Cette idée m’attriste.

– Moins que moi.

– Dans une heure, nous ne croirons rien de ce que vous nous direz. Pourquoi subir pareille épreuve pour n’arriver à rien ?

– Vous ne croyez pas ce que je vous dis maintenant. Une heure de plus, quelle différence ? À ce qu’on m’a dit, Villa donne au moins à ses prisonniers une chance de s’enfuir en courant.

– Mon ami le général Villa n’a pas perdu un fils.

– Mon fils à moi est officier du 10^e de cavalerie. Il s’appelle Ismaël Holland. Je suis venu ici pour le retrouver. Je me fiche complètement de votre révolution, n’importe comment qu’elle tourne. Vous ne l’avez pas vu, non ? Il est grand, comme moi. Il a un large sourire.

– Pourquoi faut-il qu’un père soit à la recherche de son fils ? Votre fils ne vous dit pas où il va ?

– Ça fait longtemps qu’il ne voit plus son père.

– C’est vraiment triste pour vous.

– Qu’avez-vous l’intention de faire, général ?

– Vous vous sentirez peut-être mieux en confessant vos péchés. »

Hackberry regarda par la fenêtre le soleil qui s'étendait sur les parois du canyon. « J'ai mis John Wesley Hardin en prison. Seuls deux hommes de loi y sont parvenus. Je suis l'un des deux.

– Ça ne nous intéresse pas. Pourquoi faire allusion à un bandit texan ?

– J'aimerais un ou deux mots bienveillants sur ma tombe.

– Au Mexique, seuls les riches ont quelque chose d'écrit sur leur tombe. Vous voyez cette blessure à ma jambe ? Je n'ai pas de quoi la soigner. Dans votre pays, les médicaments qui sauveraient ma jambe coûteraient quelques pennies. J'ai entendu dire que les Nègres mettent de l'ail sur leurs balles. C'est vrai ?

– Villa avait fait un raid de l'autre côté de la frontière, général. Vous ne vous en prenez pas aux vrais responsables.

– Les Texas Rangers ont tiré à l'aveuglette à l'intérieur des wagons. Mon fils avait seize ans. Votre sang-froid vous joue des tours, *senor*.

– Alors on ferait mieux de s'y mettre. »

Hackberry s'aperçut que l'une des prostituées levait les yeux sur lui, des yeux humides et remplis de chagrin ; sa joue tremblait.

Ça ne sera peut-être pas si terrible. Ce n'est jamais aussi terrible qu'on le croit, pensa-t-il.

Ils le conduisirent dehors, près des arbres où étaient pendus les corps des soldats noirs, suffisamment près de la maison pour qu'il puisse voir les visages des enrôlés mexicains qui observaient avec l'immobilité de statues sa visite au jardin de Gethsémani.

La douleur était une tranche de lumière cuivrée dansant sur un miroir, un jet de sang aspergeant le sommet des herbes, une odeur semblable à des poils d'animaux en train de se dissoudre dans un incinérateur. Pour le ranimer, quelqu'un lui versa de l'eau froide sur le visage, puis entortilla sa tête dans

une serviette et inonda sa bouche et ses narines. Quand il s'évanouit, il se réfugia dans un lieu tout au fond de lui-même qu'il aurait voulu ne jamais quitter, comme pour confirmer les prédictions du général concernant le besoin imminent qu'il aurait d'un havre de paix. C'était un endroit frais qui sentait le trèfle, le soleil sur une pierre brûlante, la pluie dans les branches, les fleurs épanouies dans les balconnières sur les fenêtres de sa mère ; il sentait le printemps, et l'innocence juvénile, et était éclairé par un arc-en-ciel planté dans une prairie verdoyante. Il crut voir sa mère lui sourire depuis la porte de la cuisine.

Il se sentit relevé brutalement par des hommes à qui sa personne et sa vie et les rêves qui le ramenaient à son enfance étaient indifférents. Ses nouveaux amis le portèrent à l'intérieur, le cognèrent à un montant de porte, le jetèrent sur un matelas sale. Quelqu'un lui attacha avec une corde les poignets dans le dos, puis passa la même corde autour de sa gorge et de ses chevilles, serra bien fort, et quitta la pièce. Au fur et à mesure que le soleil montait dans le ciel, la pièce se transforma en un caisson de bois étouffant, qui avait l'odeur du vieux papier peint, de la moisissure, et des activités qui s'étaient déroulées sur le matelas. Quand il essaya d'étendre les jambes, la corde coupa l'accès du sang vers son cerveau. Il glissa à nouveau dans un état de semi-conscience, dans lequel de petits hommes bruns lui enfonçaient dans la bouche des mottes de terre, et tenaient des bâtons enflammés sous ses aisselles.

Puis la corde qui lui liait les poignets à la gorge et aux chevilles se détendit, et il s'aperçut qu'il regardait dans les yeux la femme en robe de brocart. Elle tenait dans une main un petit couteau à la couleur terne. « C'est vrai, que le capitaine Holland est votre fils ? »

Au commencement, il voyait flou. Il avait l'impression que sa gorge était pleine de rouille, que ses mots étaient gluants de glaires. « Répétez-moi ça ?

– Ismaël est votre fils ?

- Pourquoi est-ce que je mentirais ?
 - Parce que je pense que vous ne valez rien, que vous êtes un homme qui ment régulièrement.
 - Qu’avez-vous à voir avec mon fils ?
 - Des chacals de Huerta m’ont attaquée dans mon chariot. Ils m’accusaient de travailler pour le gouvernement. Ils étaient prêts à me brûler vive.
 - Et qu’est-ce qu’Ismaël a fait aux hommes de Huerta ?
 - Il les a tués. Le général et ses hommes sont dehors. Ils vont lui tendre une embuscade.
 - Ils vont tendre une embuscade à mon fils ?
 - Ils sont restés ici pour quoi, à votre avis ? Ils ont déjà couché avec toutes mes filles. Et maintenant ils vont tuer votre fils.
 - C’est un habitué de la maison ?
 - Non. Mais il va revenir chercher ses hommes qui ne seront pas rentrés au camp. » Elle entreprit de scier la corde qui lui liait les poignets. « Il y a un pistolet sous le matelas. J’ai permis à une des filles d’en avoir un, après qu’elle s’est fait tabasser.
 - Qui êtes-vous ?
 - Qu’est-ce que ça peut vous faire ?
 - Vous éprouvez envers moi une telle colère. »
- Elle fouilla dans la poche de sa robe et en sortit une pinte de whisky à moitié pleine. « Buvez ça. »
- Il essaya de se lever. Puis ses genoux fléchirent et il tomba assis sur le matelas, violemment, les mains tremblantes. Il but à la bouteille, puis ouvrit et ferma les yeux ; la pièce tournait autour de lui. « Répondez à ma question, dit-il. Vous ne m’avez jamais vu. Et pourtant vous me jugez, et vous me condamnez.
- Vous sentez le sang que vous avez versé. Quelque nom que vous vous donniez, vous êtes un mercenaire. Levez-vous et partez. Faites ce que vous pouvez pour votre fils. Mais quittez ma maison. »

Il tâtonna sous le matelas jusqu'à ce que ses doigts sentent un objet dur. Il en sortit un derringer plaqué de nickel et en ouvrit la culasse. Deux balles de .41 étaient insérées dans les chambres. Il referma la culasse et posa le derringer sur sa cuisse. « Ça ne suffira pas.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire : est-ce que vous avez un fusil, ou une carabine ? »

Elle semblait à peine capable de masquer l'animosité de son expression. « Il y en a un dans le placard. Il appartenait à l'Autrichien qui a tabassé la fille.

– Quel Autrichien ?

– Quelqu'un qu'il vaut mieux ne pas rencontrer. Il doit venir aujourd'hui.

– Vous avez un accent français. Vous avez l'air d'une créole. À mon avis, vous venez des îles, ou de La Nouvelle-Orléans.

– Contentez-vous de ce que je vous ai sauvé la vie. » Elle ouvrit la porte du placard. Un .30-40 Kag était appuyé dans le coin. « L'Autrichien s'en sert pour tuer des coyotes. Les cartouches sont dans le sac de cuir, par terre.

– J'ai le sentiment que tout ça a un rapport avec le corbillard.

– C'est parce que votre esprit est toujours tourné vers le gain personnel. On sera peut-être tous morts à la fin de la journée, mais vous pensez plus au profit qu'à votre survie. Votre fils m'a raconté ce que vous lui avez fait. »

Hackberry se sentit déglutir. « Il déteste toujours son père, n'est-ce pas ?

– Je ne pense pas qu'il prenne la peine de vous détester. Vous êtes quelqu'un de pitoyable, monsieur Holland.

– Vous êtes la maîtresse d'Ismaël ?

– Je suis son amie.

– Et vous avez baisé avec lui, aussi. »

Elle le gifla.

Il attendit un instant avant de parler. « Je suis désolé d'avoir introduit mes problèmes chez vous. J'étais présent lors de l'attaque du train, mais en disant au général que mon intention était de retrouver mon fils, j'ai dit la vérité. Je vous suis redevable d'avoir parlé aux Mexicains en ma faveur. »

Mais elle regardait ses pieds et ne l'écoutait pas. Le dédain et la colère visibles sur son visage se concentraient sur des problèmes plus pratiques. « Ils vous ont brûlé la plante des pieds. Vous n'arriverez pas à marcher. Restez ici. »

Elle sortit dans le couloir et revint avec une casserole remplie d'eau, une paire de chaussettes et des bottes doublées de mouton. Elle se mit à genoux et lui baigna les pieds, avant de les frotter avec du beurre, puis elle glissa les chaussettes sur ses ampoules et ses ongles arrachés.

« Merci », dit-il.

Elle leva la main pour lui dire de se taire. Elle s'approcha de la fenêtre, le corps parfaitement immobile. Les rideaux se gonflaient dans le vent. « Il y a un chariot sur la piste. Ce sont eux.

– Qui ?

– Des soldats américains.

– Comment savez-vous que ce sont des Américains ?

– Les roues de leurs chariots sont cerclées de fer. Pas celles des chariots mexicains.

– À qui sont les bottes que vous m'avez données ?

– À un fonctionnaire du gouvernement, de Mexico. J'ai assisté à son exécution, au milieu des arbres. Il était corrompu, il servait les riches, et il trahissait son peuple ; ils l'ont obligé à creuser sa propre tombe. Il s'est mis à genoux, et il a donné le nom des mouchards qu'il y avait parmi eux. Je le soupçonne d'avoir donné certains noms d'innocents. Je ne dirai pas que vous êtes comme lui. Mais vous servez les mêmes maîtres. Vous tendez des embuscades, et vous tuez des illettrés, qui se couchent tous les soirs le ventre vide. Vous êtes fier de vous ?

- Pourquoi mon fils échappe-t-il à votre colère ?
- C'est un soldat, et il exécute des ordres qui ne lui plaisent pas. Vous, vous tuez pour le plaisir, et pour l'argent. Le Mexique est plein de Texans qui vous ressemblent.
- Quel est votre nom ?
- Béatrice DeMolay.
- Je pense que c'est la pire chose qu'on m'ait jamais dite, miss DeMolay. Vous ne vous moquez pas de moi, hein ?
- Me moquer de vous ?
- Je ne suis pas déjà mort, et logé en enfer, non ? »

Il sortit par-derrière, chargea une cartouche dans le Krag-Jorgensen calibre 30-40, le derringer glissé dans sa poche arrière. Il fit le tour des deux citernes montées sur des piquets, et longea une cabane à bois remplie de rondins, et une autre dans laquelle se trouvaient un tub de métal et un chauffe-eau à bois, puis coupa à travers les arbres auxquels étaient pendus les soldats noirs, la nuque brisée, aussi dépourvus d'expression que des figures de cire fondues à la chaleur.

Il se fraya un chemin à l'intérieur d'un cercle de formations de grès et de gros rochers qui constituaient un repère parfait pour un tireur, juste à l'aplomb du général et de ses hommes, en bas de la pente. Il se positionna entre deux rochers de façon à ce que sa silhouette ne se découpe pas contre le ciel, engagea l'avant-bras droit dans la bretelle de cuir du Krag, et dirigea les visées de métal sur le dos du général. À une centaine de mètres, sur l'horizon d'argile durcie, il aperçut un chariot tiré par des mules, avec deux soldats noirs à bord et un troisième, derrière, monté sur un cheval à la robe isabelle. Ils portaient des casquettes à visière fanées et n'arrêtaient pas de cligner contre l'éclat du soleil, s'abritant les yeux, s'autorisant peut-être une ou deux pensées voluptueuses à propos du bordel, inconscients du danger qu'ils couraient.

Peut-être Ismaël chevauchait-il derrière eux, pensa Hackberry, et même si les circonstances étaient périlleuses, il

reverrait alors son fils depuis si longtemps perdu. Mais il savait qu'il se mentait. Si Ismaël était avec ses hommes, il se tiendrait à l'avant, au mépris du protocole militaire. Même petit garçon, Ismaël n'esquivait jamais un défi ; il gonflait la poitrine, et disait, appelant Hackberry par son surnom, comme s'ils étaient deux frères d'armes : « Je règle mes affaires moi-même, Big Bud. » Hackberry éprouvait un sentiment de honte et de remords qui était comme un cancer lui dévorant le cœur. Comment avait-il pu trahir et lâcher le meilleur petit garçon qu'il ait jamais connu ? Pire, comment avait-il pu le trahir pour une femme jalouse dont la seule force consistait en sa capacité à manipuler son satané lâche de mari ?

« Hé, général ! C'est encore moi », cria-t-il en direction de la pente.

Le général se retourna. Il s'appuyait sur des béquilles taillées dans des branches, coincées sous ses aisselles, son visage rond luisant de sueur. « Hé, *mi amigo* ! Je suis heureux de voir que vous vous sentez mieux, répondit-il.

– Et si vous demandiez à vos *muchachos* de poser leurs armes ?

– Vous plaisantez, *senor* ? On va peut-être se faire attaquer bientôt.

– Vous avez encore beaucoup plus d'hommes dans les collines. Je me demande pourquoi ils ne sont pas avec vous.

– Ils surveillent la contrée.

– Est-ce que vous ne seriez pas en train de faire des affaires que vous préférez garder secrètes ?

– Votre voix résonne, *senor*. Et le soleil est aveuglant. Descendez, que nous puissions parler comme des *compañeros*. Peut-être que vous pourrez enfin prendre ce bain, et on pourra écouter de la musique sur le gramophone de la *puta*.

– Ces soldats noirs faisaient une transmission par héliographe, dit Hackberry. Ce sont des gars du général Pershing. Il va être sacrément fâché de ce que vous avez fait ici. »

Le général s'efforçait de ne pas peser de son poids sur sa jambe blessée, car elle commençait à le faire souffrir. Dans l'éclat du jour, il avait le visage brillant, marqué de cicatrices, et d'un brun-jaune, comme une selle de cuir usée. De la sueur coulait de sous son chapeau. « Regardez, et vous verrez ce qu'on peut accomplir avec les cadeaux des Allemands. »

Il dit quelque chose à un soldat mexicain accroupi derrière lui. Alors Hackberry aperçut le détonateur, et le fil métallique qui en sortait et s'étirait au loin. Le soldat serra le piston des deux mains, et l'enfonça.

Le chariot explosa en un champignon de poussière orange et grise, d'éclats de bois et de pointes, de sabots de mules, de viscères, de rayons de roues et de ressorts et d'essieux brisés et de lambeaux d'uniformes qui flottèrent avant de se poser, comme les débris d'un feu d'artifice.

Le cavalier fut précipité sur le sol. Il se releva et se mit à courir, en essayant de dégager son revolver de son holster. Au moment où il arriva au sommet de la butte, une fusillade des soldats du général sembla l'immobiliser et l'empaler contre le ciel.

L'écho de la dynamite résonna dans le canyon.

« Maintenant on peut parler, *amigo*, hurla le général. Vous voulez un cigare ? Descendez. Ce n'est pas bien de discuter comme ça en criant. »

Tandis que le général lançait son invitation, deux soldats sur un flanc et deux sur le flanc opposé commencèrent à avancer au milieu des rochers et des scories volcaniques, en direction d'Hackberry. Hackberry ajusta avec le Krag le soldat le plus proche de lui, et actionna la détente. Le soldat porta la main à son cœur comme s'il venait de recevoir un coup de marteau sur la cage thoracique ; il s'assit lourdement sur le rocher, respirant la bouche ouverte, fixant Hackberry d'un œil vide comme s'il ne comprenait pas ce qui venait de lui arriver.

Hackberry éjecta la douille et visa le Mexicain qui se tenait juste derrière le blessé. Le Mexicain essaya d'ajuster dans l'éclat du soleil, les yeux humides. La .30-40 gainée de métal lui perça le front. Ses genoux fléchirent, et il tomba tout droit, comme ça arrive toujours quand le moteur est coupé.

Visiblement, les soldats qui avançaient sur le côté opposé du canyon étaient abasourdis de voir que l'homme qu'ils avaient torturé s'était procuré un fusil de cette puissance. Ils se trouvaient coincés au sommet d'un gros rocher rond, sans abri possible, le soleil en plein dans les yeux, quand il les abattit, l'un d'une balle dans la poitrine, l'autre d'une balle en plein visage.

Hackberry tourna son fusil en direction du général, et ajusta la partie de peau exposée entre sa gorge et la bande blanche du caleçon long qui apparaissait en haut de son manteau. Il raidit son doigt dans la garde du Krag.

« Est-ce que ça veut dire qu'on n'est plus des *amigos* ? dit le général. Dis-moi, assassin de mon fils. Dis-moi, homme qui tue les pauvres ? »

L'image du général sembla se confondre aux visées métalliques du fusil. Hackberry avait-il de la sueur dans les yeux, ou était-ce dû à l'éclat du soleil sur le canon du fusil ? À moins que ce ne fût la faim qui le taraudait, ou le fait que la douleur que lui avaient infligée les Mexicains l'avait vidé de son énergie ? Ou était-ce la morsure des paroles du général ?

Hackberry actionna la détente et vit sauter le col du manteau du général. Le général appuya la main sur la bande rouge, là où la balle lui avait labouré le cou. Il regarda sa paume. « Je pense que ta détente est glissante, *amigo*. C'est mauvais pour toi, mais c'est bon pour moi, hein ? »

Hackberry remplit le magasin de cinq nouvelles balles pointues, et le verrouilla. « La prochaine va arriver droit sur vous.

- *Chinga tu madre, vieux maricon.*
- J'ai l'air d'une tapette ?

– Tire-moi dessus. Je n'ai pas peur de toi. Je pisse sur ta famille. *Me cago en la puta de tu madre.* »

L'officier subalterne et les deux soldats survivants avaient pris position derrière un tas de cailloux et de branches de cyprès. Les soldats avaient des fusils à verrou standard, sans doute des mausers, et portaient des cartouchières de cuir noir qui semblaient bourrées de munitions. Hackberry recula de la crevasse et rampa sur un plateau rocheux inondé de soleil, au-delà du champ de vision des Mexicains. Puis il courut vers la paroi du canyon et disparut dans l'ombre, dans un bosquet de saules à côté d'une piscine de sable rouge, sa tête résonnant d'un grondement sourd semblable à celui d'un tambour.

Il voyait le général, l'officier subalterne et les deux soldats, mais eux ne pouvaient pas le voir. Avec l'écho des tirs, il parviendrait sans doute à les descendre un par un avant qu'ils ne comprennent où il se trouvait. Mais il y avait un problème : il n'arrivait pas à ôter de ses oreilles les mots « homme qui tue les pauvres ».

3

L'attaque du train était une réplique au raid de Villa sur Glenn Springs, dans Brewster County, sur l'autre rive du Rio Grande, lors duquel un garçonnet de quatre ans avait été tué. Le train était une cible militaire. Les wagons de fret étaient remplis de soldats, certains en civil, certains en uniforme, certains arborant des sombreros de paille pointus et des cartouchières qui brillaient sur leur poitrine comme des rangées de dents de cuivre. Des mitrailleuses de calibre .30 étaient montées sur les wagons plats, derrière des sacs de sable. Personne n'aurait pu dire qu'il ne s'agissait pas d'un convoi militaire, ni prétendre qu'il n'était pas sous les ordres du général Villa.

Mais le train transportait aussi d'autres passagers. Hackberry les avait vus lors de la première attaque des Rangers, dont les chevaux avaient surgi d'un arroyo, alors que le soleil n'était guère plus qu'une étincelle mourante au milieu des collines dénudées, sur fond de ciel d'un vert chimique. Par les portières ouvertes des wagons à bestiaux et derrière les lattes sur le côté, il avait vu des visages de femmes et d'enfants qui tous semblaient le regarder en face. Hackberry s'était senti prisonnier d'une peinture macabre représentant le pire de la condition humaine. L'atmosphère était fraîche, l'air sentait la créosote, la suie et la fumée émanant du moteur. Les femmes et les petites filles portaient des foulards, des couvertures et des vestes dépourvus de couleur, comme si la couleur était un luxe auquel elles n'avaient jamais eu droit. Il avait vu une grosse femme tenir les mains sur ses oreilles, comme si la surdité qu'elle s'imposait avait pu les protéger, elle et ses enfants. Hackberry avait entendu une mitrailleuse commencer à tirer depuis un wagon plat, puis vu le capitaine sortir son colt, ajuster droit devant lui et actionner la détente. D'une

certaine façon, la flamme qui était montée du canon dans l'obscurité avait libéré les autres des conséquences de leurs actes, et à cet instant chacun avait été convaincu, dans l'accélération de son pouls, que la soif de sang au service d'une grande cause n'était plus une soif de sang.

Hackberry, en plein galop, tenait ses rênes entre ses dents, et tirait des deux mains. Il entendait les balles des Rangers fouetter le bois et le métal, le halètement des chevaux, le sifflement de la locomotive, le grincement des roues sur la pente, le bruit sourd des mitrailleuses. Mais ce n'étaient pas ces sons-là qui devaient s'installer dans son esprit pour le restant de ses jours. Les hurlements des femmes et des enfants étaient comme des bruits que l'on perçoit dans le vent. Ou dans un rêve. Ou dans un immeuble en feu sur le point de s'effondrer. Ou dans un monde où l'on contribue à voiler les étoiles, à tuer les voix de la charité et de la pitié, qui sont la marque de l'âme.

L'homme qui tue les pauvres.

Il saisit une pierre et la lança en arc de cercle ; elle atteignit l'autre paroi du canyon, et rebondit bruyamment sur la pente. Les Mexicains se retournèrent et regardèrent l'endroit où elle avait atterri. Hackberry, dans l'éclat du soleil, fit un pas sur le plateau rocheux, le Krag niché en travers de la poitrine. « Je suis toujours là, dit-il.

– Tu es fou, l'homme, mais un fou qui a des *cojones*, *hombre*, dit le général.

– Posez vos armes, et je poserai le Krag.

– Pourquoi faire cette étrange proposition alors que tu sais qu'elle est stupide ?

– Parce que je n'aime pas qu'un gros porc se croie moralement supérieur à moi.

– Tu n'es pas un tueur de femmes et d'enfants ? Tu n'as pas tiré avec indifférence sur un wagon rempli d'innocents ? »

Même si, dans le vent, il avait le visage glacé, Hackberry était en sueur. « Peut-être.

– Alors pourquoi te sentir offensé ? Pourquoi faire ce numéro ?

– Peut-être que je veux faire affaire avec vous.

– On comprend enfin qui est vraiment notre courageux Texan.

– Interprétez ça comme vous voulez.

– Pas question qu'on pose nos armes, *senor*.

– Je vais vous donner la mienne, de toute façon. Qu'est-ce que vous en dites ? » Hackberry dégagea la lanière de son bras droit, plaça la paume sous la crosse du Krag et le lança en rotation. Le canon heurta un rocher à côté du général, rebondit et fit la roue plus bas sur la pente.

« *Que macho !* dit le général. Un homme d'affaires qui sait s'élever au-dessus des rancunes mesquines. De quelle affaire veux-tu traiter ?

– Parlez-moi de l'Autrichien.

– En quoi est-ce qu'il te concerne ?

– Je pense qu'il s'agit sans doute d'un trafiquant d'armes. C'est un sujet sur lequel j'en connais un rayon.

– Que nous proposes-tu en échange, *senor* ?

– La Savage Company fabrique une nouvelle mitrailleuse légère, la Lewis. Elle a un refroidissement par air, elle ne se bloque pas, et son chargeur tambour contient quatre-vingt-dix-sept cartouches. Les Britanniques l'utilisent déjà dans les tranchées. Je peux vous en trouver un paquet. »

Le général se tourna vers ses hommes. « Vous avez entendu la proposition de cet homme, de celui qui a tué nos camarades ? À votre avis, qu'est-ce qu'on doit faire de cet étrange *gringo* mal lavé ?

– Invite-le à descendre, général, dit l'officier subalterne. C'est un homme très distayant.

– Oui, descends, je t'en prie, dit le général. On a du *pulche*, du maïs grillé et du porc. L'Autrichien sera heureux de faire ta connaissance. »

Hackberry descendit un étroit sentier caillouteux entre deux énormes rochers ronds et frais, qui lui rappelaient des seins de femme. Il leva les mains en l'air pour montrer qu'elles étaient vides, face au soleil, dont l'éclat lui fit monter les larmes aux yeux. « L'Autrichien tabasse les femmes ? demanda-t-il.

– Quand elles le demandent, dit l'officier subalterne. C'est parfois ce que veulent les *putas*, l'homme.

– J'aimerais bien un peu de porc grillé et un épi de maïs.

– Ah, le *gringo* est prêt à manger, dit le général. Dis-nous ce que tu veux d'autre. Tu veux qu'on t'amène des filles ? Tu veux qu'on te donne de l'argent qui appartient au peuple du Mexique ?

– Vous me blessez terriblement. Vous n'êtes pas en train de revenir sur notre accord, et d'essayer de m'avoir ?

– On n'a pas d'accord avec toi, *senor*. Je pense que tu as de la *mierda* dans la cervelle. »

Ils se mirent à rire, toute peur disparue. L'officier subalterne ouvrit une flasque et versa du rhum dans un gobelet de métal qu'il tendit au général.

« Je peux en avoir un peu ? demanda Hackberry.

– Tu m'étonneras toujours. Tu veux un bandeau ?

– Pardon ?

– Ça facilite les choses. On se concentre mieux sur ses pensées. On peut prier. On peut avoir des visions de sa famille.

– Ça ne me paraît pas de bons choix.

– C'est moi qui vais t'exécuter, *senor*. Vous avez pris la vie de mon fils, toi et tes amis. Et maintenant je vais prendre la tienne. Ce n'est que justice. Inutile de se donner la peine de lutter contre le destin.

– On ne peut pas faire autrement ?

– Regarde vers l'est, *senor*. C'est là que commence toute vie. Non, ne me regarde pas. Concentre-toi sur l'horizon, sur la poussière et sur la pluie dans le ciel. C'est là que tu vas. Ce n'est pas si mal. » Le général écarta sa main droite de son aine et sortit de son holster un lourd revolver. Il avait les

yeux très enfoncés, comme de petites billes enfouies dans le suif, et une goutte de salive, ou un morceau de tabac, sur la lèvre.

« Vous venez de régler l'affaire pour nous deux, général, dit Hackberry. Désolé, il y a des gens qu'on ne peut guérir de leurs mauvaises habitudes. Je pense que ceci nous apportera une réponse à tous les deux. » Il sortit le derringer de sa poche arrière, et vida la première chambre dans la poitrine du général, et la deuxième dans la nuque de l'officier subalterne. Avant que les soldats aient pu réagir, Hackberry prit le revolver de la main du général. C'était un Merwin Hulbert .44 à double action. Les deux soldats avaient la peau sombre, des yeux presque noirs, et l'expression butée d'hommes dont la vie a toujours été un piège, quels qu'aient été leurs maîtres.

« *Bajan las armas !* » dit Hackberry.

Ils le regardèrent, leurs lèvres entrouvertes laissant voir leurs dents, le visage fermé par la colère d'innombrables générations.

« *Suben los brazos,* dit Hackberry.

– *No entiendo* », dit l'un des soldats avec un sourire sardonique.

Hackberry tira et les tua tous les deux, et les deux fois le bruit le frappa aussi violemment qu'une gifle sur l'oreille, et le recul lui picota la paume.

Il marcha jusqu'à l'entrée de la maison, le pistolet à la main. Il n'y avait aucun bruit à l'intérieur. Quelqu'un avait libéré les chevaux blancs de leurs harnais, et ils buvaient à un abreuvoir creusé dans une souche, non loin de là. Il traversa la véranda et ouvrit la porte. Béatrice DeMolay se trouvait dans le salon avec ses filles. Le regard des filles était vide, comme celui des gens qui sont persuadés que s'ils révélaient ce qu'ils pensent, une catastrophe leur tomberait dessus. Il mit le revolver dans sa ceinture. « Pourquoi avez-vous tellement peur de moi ? » demanda-t-il.

Personne ne dit mot.

« Répondez-moi, insista-t-il.

– Vous les avez tous tués ? demanda la femme.

– Je n’avais guère le choix.

– Le général aussi ?

– À mon avis, il est bien mort. Dites à ces filles que je ne leur veux pas de mal.

– Dites-le-leur, vous.

– Elles ne me croiront pas. Mais vous, elles vous croiront. On leur a appris à penser comme ça. Et je n’y suis pour rien.

– Vous vous êtes mêlé des affaires de l’Autrichien. Vous avez commis une erreur.

– À quelle heure doit-il venir ?

– Il viendra quand il viendra.

– Est-ce que le corbillard renferme des armes à feu ?

– Évidemment.

– Je ne vous comprends pas. Ça fait combien de temps que vous tenez un bordel ?

– On ne me parle pas comme ça.

– Excusez-moi.

– Le général a volé les armes et les munitions à Villa. Il s’apprêtait à les vendre à l’Autrichien. L’Autrichien s’appelle Arnold Beckman. Il revendra sans doute les armes à Villa. Ne soyez pas là quand il arrivera.

– Je ne contesterai pas votre connaissance de votre clientèle, miss DeMolay. Donnez-moi à manger, permettez-moi de prendre un bain, et je m’en irai.

– Vous avez des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne pas voir.

– Je sais que j’ai mes défauts, mais que je sois damné si j’arrive à expliquer comment je me suis retrouvé dans un asile déguisé en bordel dirigé par une cinglée. Peut-être que je suis puni pour mes mauvaises actions dans une vie antérieure, quelque chose comme le péché originel.

– Vous êtes aussi mal élevé que vous êtes arrogant. Vous feriez mieux de la fermer, monsieur Holland.

– Vous êtes une belle femme, mais une demi-douzaine comme vous auraient pu faire faire des vœux de célibat aux hommes de tout l’hémisphère Ouest.

– Sortez prendre un bain dans la cabine, et déshabillez-vous. Les filles vont faire chauffer de l’eau. Je leur dirai de ne pas vous regarder. Personne ne mérite ça.

– Je prenais ma première femme pour l’Antéchrist. Ça dit bien à quel point on peut se tromper.

– Qu’est-ce que vous avez dit ?

– Rien du tout. Je me rends. Je ne veux plus d’ennuis.

– Et pour l’instant, vous pensez que vous n’en avez pas ?

– J’ai vu pire. Wes Hardin avait tué quarante-cinq hommes. Il disait que quand il sortirait de Huntsville, je serais le quarante-sixième.

– Et pourquoi il ne l’a pas fait ?

– Un policier du nom de John Selman lui a collé une balle entre les deux yeux à l’Acme Saloon, à El Paso. Hardin venait juste de faire rouler les dés de poker du gobelet. Il a dit : « Vous devez faire mieux que quatre six. » C’est à ce moment-là que Selman est arrivé derrière lui, et qu’il l’a buté. Il ne pouvait pas l’avoir autrement.

– Et vous, vous n’auriez pas fait comme ça ?

– Non, m’dame, sûrement pas. » Il soutint son regard.

« Sortez et allez prendre un bain, dit-elle. On fera brûler vos habits. J’en ai d’autres que vous pourrez emporter.

– Qui a détaché les chevaux blancs ?

– Ils avaient faim et soif.

– C’est vous ? » Elle ne répondit pas. « Ce que j’ai dit à propos de l’Antéchrist, je ne le pensais pas.

– Ne mentez pas. »

Par la fenêtre de devant, il voyait la pluie, des éclairs, et des tourbillons de poussière monter de l’horizon, sans doute les signes annonciateurs d’une mousson qui ferait fleurir le

désert, qui gonflerait les ruisseaux de boue et de bois mort, qui inclinerait dans le vent les saules mouillés comme des cheveux de sirène. *Ismaël, Ismaël, où es-tu ? Où es-tu, mon petit garçon qui m'aime, quand ton père a le plus besoin de toi ?*

Puis il eut honte de s'apitoyer sur lui-même, et il sortit pour obéir à la femme.

Les filles firent chauffer des seaux d'eau sur le poêle à bois à côté du tub, et les lui versèrent délicatement sur les épaules et sur la tête pendant qu'il se couvrait le corps de mousse avec un pain de savon Pears. Elles semblaient ne pas remarquer sa nudité, et il ne se sentait pas gêné devant elles. « Est-ce que l'une de vous parle anglais ? » demanda-t-il.

Elles secouèrent la tête.

« C'est aussi bien, dit-il. Je n'ai rien d'important à dire. Ma vie a été dédiée au Pandémonium. C'est un lieu de l'enfer sur lequel John Milton a écrit. Ça signifie aussi que je suis un spécialiste du chaos et de la confusion, que je m'y connais en gâchis. Je suis aussi coupable du type de conduite lubrique qui dégoûte secrètement les dames comme vous. Cela dit, est-ce que l'une de vous pourrait aller me chercher un verre de whisky ou de rhum, et me rouler une tortilla avec de la viande séchée et du poivre ? »

L'une des filles lui tapota la tête et le regarda dans les yeux. « Vous êtes sûr que vous ne voulez rien d'autre, *viejo* ?

– Vous êtes pleines de surprises, les filles. Oh, Seigneur, oui, je veux autre chose. Je vous affirme que j'aimerais emmener deux ou trois d'entre vous dans une salle de bal, et engager un orchestre qui vous jouerait la sérénade toute la nuit. C'est le genre de pensée qu'a toujours un pauvre étranger errant et fourbu comme moi. Mais je ne vais pas succomber à la tentation, même si vous êtes jeunes et superbes. En plus, je n'ai pas d'argent, même si je sais que ce détail n'aurait aucune influence sur nos relations. »

Les filles se mirent à rire entre elles, lui aspergèrent de l'eau sur le visage et le dos, lui en versèrent encore sur la tête. Dans le lointain, il vit le ciel s'assombrir et une tornade s'abattre d'un nuage et zigzaguer comme un ressort géant sur le sol du désert dans un crépuscule aussi lumineux que de l'or. Dans ce pays maudit, une beauté fatale était à l'œuvre, qu'il serait à jamais incapable de retrouver et de décrire. Le Mexique était une nécropole où les vivants et les morts étaient inextricablement liés de part et d'autre du sol, chacun ayant toujours conscience de l'autre. C'était un pays où le meurtre était porté aux nues, où les paysans creusaient des dépressions avec leurs genoux sur les marches de pierre de cathédrales du XVII^e siècle, et où la lumière était plus dure et plus violente qu'elle ne l'aurait dû, où les couleurs étaient si vives que, si on les regardait trop longtemps, elles se mettaient à danser la gigue.

Les filles lui apportèrent du lait cru, et des tortillas fourrées de piments verts, d'oignons et du porc que les Mexicains avaient préparées. En regardant l'ombre et la pluie avancer sur l'horizon, rafraîchissant et purifiant la terre, il sentit des années de rage et de violence s'écouler de son corps dans l'eau du tub. Il ferma les yeux, et laissa le vent effleurer son visage et lui oindre le front comme s'il revivait son baptême par immersion dans la Guadalupe. Il entendit un roulement de tonnerre qu'on aurait pu prendre pour un coup de canon. Pour tout dire, si ç'avait été un coup de canon, ça lui aurait été égal. *La terre demeure ferme pour jamais*, pensa-t-il.

Il ouvrit les yeux et se rendit compte que la poussière avait transformé le soleil en une bouillie pourpre, et que l'eau du bain qui lui montait au menton semblait aussi sombre et épaisse que du sang, d'une texture si collante qu'il ne pourrait jamais en débarrasser sa peau.

Il enfila une chemise de coton, un jean et un sombrero de paille que la femme avait envoyé à la cabine de bain, prit une selle au cheval de l'un des Mexicains morts, et sella sa monture. Quand il s'approcha du corbillard, ouvrit la porte latérale et regarda à l'intérieur, de la grêle crépitait sur son chapeau. Il vit deux mitrailleuses Maxim, des caisses de mausers et de munitions. La femme l'observait depuis la galerie, le vent aplatisant sa robe longue sur ses jambes. Il referma la porte du corbillard et s'approcha de la véranda.

« Je vais mettre le feu à ça. Avec la chaleur, les balles vont exploser, mais elles n'iront nulle part. Cependant, si j'étais vous, je garderais les filles à l'intérieur.

– Beckman considère ce corbillard comme sa propriété. Vous allez y mettre le feu ?

– Les Boches arment les Mexicains pour semer de l'agitation, et qu'on ne s'occupe pas de ce qui se passe en Europe. Je n'ai pas envie de voir mon fils mourir à cause d'un des fusils qui se trouvent là-dedans.

– Avec vous, les problèmes ne finissent jamais.

– Dites à Mr. Beckman que je suis désolé de l'avoir raté. S'il veut partir à ma recherche, je lui laisserai des indications. »

Cette fois, elle ne trouva rien à répondre. Il s'aperçut que son silence avait sur lui plus d'effet que ses insultes, et cette pensée le troubla profondément. La grêle continuait de danser en une brume blanche sur le sol, mais il retira quand même son chapeau. « Je ne sais pourquoi, mais vous avez eu pitié de moi, miss Béatrice. J'espère que les Mexicains ne vous en voudront pas pour les hommes que j'ai dû tuer, ni pour les munitions auxquelles je vais mettre le feu. Vous êtes une

femme merveilleuse. » Il se retourna et se dirigea vers le corbillard.

« Arrêtez », dit-elle. Elle s'approcha de lui, les cheveux semés de cristaux de glace, le visage rougi par le vent. « Beckman est l'homme le plus diabolique que j'aie connu.

– Tous les méchants sont comme ça, jusqu'à ce qu'ils se fassent buter.

– Vous serez toujours le bienvenu ici », dit-elle avant de rentrer dans la maison.

Si cette femme ne sait pas comment appâter..., pensa-t-il.

Il récupéra dans une ravine un enchevêtrement de branches aussi dures et lisses et pointues que des bois de cerf. Il les écrasa sous sa botte et les entassa sous le corbillard, puis il arracha les rideaux et la garniture de feutre de l'intérieur, et les fourra au milieu des branches. Il fouilla sous le siège du conducteur à la recherche d'une pierre à briquet ou des allumettes nécessaires pour allumer les lanternes du chariot, et trouva une boîte de Lucifer. Après quelques instants de réflexion, il décida de se servir d'une couverture tachée de graisse qu'il avait vue glissée entre une caisse de fusils et la paroi du corbillard. Quand il voulut la soulever, il se rendit compte qu'elle contenait des objets lourds, métalliques et sans doute inappropriés au transport dans un sac de fortune.

Il s'accroupit, déplia la couverture et l'étala sur le sol. Elle contenait sept porte-bougies en cuivre, deux chandeliers, un sac de cuir rempli de petite monnaie mexicaine et un coffret en bois de rose fermé par une charnière. Il ouvrit le coffret, et ce qu'il vit le laissa muet. Un objet était enfoncé dans un rembourrage dur de soie verte ; il ressemblait à un calice, peut-être volé à une église. Mais c'était juste une première impression. Le calice, en fait, consistait en deux gobelets qui semblaient taillés dans de l'onyx, tête-bêche, la base de chacun fondue à l'autre. Ils étaient enchâssés dans une structure de bandes d'or

ornées de pierres précieuses qui pouvaient tout aussi bien être du verre que des émeraudes ou des saphirs. Les deux gobelets étaient de la couleur la plus étrange qu'il ait jamais vue à un minéral : un brun foncé, avec une nuance de noir, et une luminosité jaune voilée qui semblait dépourvue de source. Dans le gobelet du haut était incrustée une coupe d'or.

Il prit l'objet et le tourna entre ses mains, mais ne vit aucune inscription trahissant son origine. Il le replaça dans le creux du coussinet de soie, et referma le couvercle. Sur la boîte, quelqu'un avait gravé une petite croix et le mot « Leon ».

Il savait que les mausers dans les caisses seraient enrobés d'une couche de graisse d'emballage, et devraient être bien nettoyés avant d'être utilisés, alors il posa le coffret en bois de rose, retourna au canyon et prit un mauser que l'un des Mexicains morts avait laissé tomber. Il dépouilla aussi le cadavre de sa bandoulière. Dans les sacoches de la selle de l'officier subalterne, il trouva une longue-vue, un couteau de poche dans un étui de daim orné de perles et des photographies de femmes en corset et culottes bouffantes, les cheveux rassemblés au sommet du crâne. Il trouva une liasse de lettres sans doute écrites par des membres de sa famille. Il jeta par terre les lettres et les photos, et fouilla le corps du général pour trouver des munitions destinées au Merwin Hulbert. Puis il passa le mauser sur l'épaule, fourra la longue-vue, le couteau, le Merwin Hulbert, les munitions et les bandoulières dans les sacoches, et retourna au corbillard.

La grêle s'était transformée en pluie, et le soleil avait glissé dans une couche de froids nuages blancs qui ressemblaient à un lac de la mythologie. Il glissa dans les sacoches le coffret de bois et le sac de monnaie mexicaine, attacha les sacoches à sa selle, et mit le feu au combustible qu'il avait entassé sous le corbillard.

Tandis qu'il s'éloignait, il entendit les balles éclater dans les flammes comme des pétards chinois, et se demanda si la

femme le regardait depuis la fenêtre. Quand il se retourna, il vit que les vitres de la maison étaient aussi brillantes et impénétrables qu'une obsidienne. Peut-être, le matin venu, trouverait-il le campement de son fils. Ou peut-être lui-même serait-il retrouvé par Beckman. Ou peut-être qu'il ne se passerait rien de tel, et qu'il chevaucherait seul jusqu'au Texas, abandonné à la merci de ses pensées, pèlerin malchanceux et cynique tout aussi incapable de corriger le passé que d'en assumer les conséquences.

Trois jours plus tard, à l'aube, son cheval et lui étaient installés sur une crête dominant une cuvette désertique brillante de l'humidité de la mousson qui avait balayé le pays au cours de la nuit. Avec sa longue-vue, Hackberry observait une colonne de fumée montant d'un feu de camp à la base d'une *mesa* où une troupe de huit ou neuf hommes avaient attaché leurs chevaux et dormi dans leurs cirés, avant de faire bouillir du café et de faire cuire des lanières de viande au bout de bâtons. Quand le matin devint bleu et que les arêtes de la *mesa* rosirent, il parvint à distinguer le visage de chacun des membres de la troupe. Il n'en reconnut aucun, mais il savait de quel genre d'hommes il s'agissait. Ils avaient été envoyés du Texas dans des wagons de tourisme pour participer à la guerre du comté de Johnson¹. Ils pourchassaient les « dos mouillés » le long de la frontière et les reconduisaient chez eux, où ils n'avaient plus rien à faire. Il s'agissait de « régulateurs », ou parfois de « détectives privés ». À Ludlow, Colorado, pour le compte de John D. Rockefeller, ils avaient mitraillé des mineurs en grève depuis un véhicule blindé, asphyxié des femmes et des enfants dans une cave. Un professionnel de l'indulgence aurait pu dire que leur principal

1. La guerre du comté de Johnson est une série de conflits qui se déroula dans le Wyoming entre 1889 et 1893, durant laquelle de riches éleveurs de bétail persécutèrent des voleurs de bétail présumés.

ennemi était la modernité. Le rideau était tombé sur l'Ouest, et la fête était finie. Néanmoins, les meilleurs d'entre eux vous auraient étripé pour une bouteille de tord-boyaux, ou des galipettes dans la paille avec une fille noire.

À travers la longue-vue, Hackberry vit un homme différent des autres. Il était nu-tête, avec des cheveux aussi blonds et aussi longs que ceux de Buffalo Bill, des traits fins et aquilins, la peau aussi pâle qu'une plante à qui aurait été refusée la lumière. Pendant que les autres mangeaient, il paraissait étudier les contours des buttes, des *mesas* et des canyons entourant l'ancien lac, maintenant à sec, sur lequel ils campaient.

Beckman, pensa Hackberry.

Son identification du trafiquant d'armes autrichien n'avait rien de rationnel. Certains hommes sont différents depuis qu'ils ont été conçus, et on s'en rend compte à l'instant où on les regarde dans les yeux. Ils ne manifestent aucun remords, ne prononcent pas d'ultimes paroles avant d'achever leur monture à coups de fouet sous un *cottonwood*. Ils sont capables de défier un gamin dans un duel de saloon et de le descendre juste pour s'amuser. Ce qu'ils sont devenus n'est pas lié à leur éducation. Ils aiment le Mal pour le Mal, et tout animal, femme, homme, enfant qui tombe entre leurs griffes est bon à prendre.

Hackberry entendit un ricochet dans les rochers, plus haut sur la crête.

« Qui va là ? » dit-il.

Aucun bruit à part celui du vent. Il posa la longue-vue et remonta la pente jusqu'à un tas de rochers en dessous d'une grotte. « Vous êtes sourd ? » dit-il. Il prit une poignée de cailloux pointus et entreprit de les lancer dans la grotte, l'un après l'autre, violemment.

« Ça fait mal ! dit une voix.

– Alors, sortez, et j'arrêterai. »

Un homme apparut à l'entrée de la grotte. Il portait des sandales et un cache-poussière de feutre noir sans manches, il

avait les yeux creux, la tête ovale et le visage concave, comme un melon cantaloup trop mûr. Hackberry ne se souvenait pas avoir jamais vu créature aussi pitoyable. « Ça vous dérangerait de me dire qui vous êtes, et pourquoi vous m'espionnez ?

– Autrefois, j'étais Howard Glick, de San Angelo, Texas. Maintenant, je n'ai plus de nom. Sauf si on compte celui que les Indiens me donnent.

– Ils vous appellent comment ?

– Huachinango. Et ce n'est pas un compliment.

– Ils vous traitent de poisson rouge ?

– C'est à ça que je ressemble quand je suis ivre. J'ai jamais réussi à faire quoi que ce soit à ce sujet. Vous voulez bouffer quelque chose ?

– Qu'est-ce que vous me proposez ?

– Des sauterelles. Je les fais frire dans de l'huile. J'ai aussi du crotale frais. » Il regarda Hackberry. « J'ai dit quelque chose de mal ? Vous avez l'air un peu pâle.

– Ça fait longtemps que vous vivez ici, monsieur Glick ?

– Un bout de temps. J'ai été aux Philippines, et ensuite j'ai cherché de l'or dans la Sierra Madre.

– Pourquoi avez-vous changé de nom ?

– J'étais aux Philippines entre 1899 et 1903. Vous avez entendu parler de ce qui s'est passé là-bas ?

– Un peu. Je ne suis pas sûr de croire à ces histoires.

– La plupart des gens n'y croient pas. C'est pour ça que je ne prends pas la peine de leur raconter les choses qu'on a faites en leur nom. » Glick passa près d'Hackberry, souleva la tête juste au-dessus des rochers et regarda la *mesa* et le camp installé dans son ombre. « Vous vous rendez compte que cette bande est sur votre piste, n'est-ce pas ?

– Comment vous savez que c'est moi qu'ils suivent ?

– Hier, ils ont torturé un Indien, et ils ont obligé sa famille à regarder. Ils pensaient que vous étiez passé dans sa hutte. Ils cherchaient un Texan de plus de 1,95 m. Vous savez ce que

des gens comme eux peuvent faire avec une chemise mouillée et un seau d'eau sale ?

– Je ne m'attarde pas sur les problèmes des autres. Avez-vous vu des cavaliers de couleur ? Le 10^e de cavalerie, en particulier ?

– J'ai croisé quelques soldats blancs, de l'infanterie mécanisée, des trucs comme ça. Je dois dire que c'étaient des gars gentils. Pourquoi ils vous recherchent, ces types en bas ?

– J'ai fait brûler pas mal de leurs fusils et de leurs munitions. Qu'est-il arrivé à l'Indien ?

– Quand ils en ont eu terminé avec lui, il est allé se cacher dans les collines. On dit que les Indiens sont des sauvages. Moi, je parierais sur les Blancs.

– Vous n'éclairez pas ma journée, monsieur Glick.

– J'aimerais que vous cessiez d'utiliser ce nom. Vous voulez des sauterelles ?

– Pas pour l'instant. Qu'avez-vous fait, aux Philippines, qui vous fasse renoncer à votre nom ?

– Ce que *nous* avons fait, tous. Dans leurs villages, le long de la rivière où les femmes lavent leur linge, sur les routes et dans les champs, n'importe où qu'on les trouvait. On n'a pas laissé pierre sur pierre. Ça entre en vous. Quand je me réveillais, j'avais soif de sang. Pire que ça. Quand je me réveillais, en pensant à ça, je bandais.

– Est-ce que le nom de "Beckman" vous dit quelque chose ? »

L'homme au cache-poussière regarda Hackberry au fond des yeux. « C'est Beckman, qui est en bas ?

– C'est à Beckman qu'appartenaient les armes que j'ai détruites. Il y a un type, là en bas, ça pourrait être lui, mais je ne le jurerais pas. Vous le connaissez ? »

L'homme s'assit sur un rocher, les mains sur ses genoux troués. Il avait le regard vague.

« Je ne voulais pas vous bouleverser.

– Impossible de se cacher de ça.

– Se cacher de quoi ?
– Quand on fait aux autres certaines choses qu'un être humain ne devrait pas faire, quelqu'un a pour mission de vous retrouver. Et pire on est, pire est l'homme envoyé à votre recherche.

– J'ai jeté des pierres dans votre grotte, et vous m'avez offert à manger. Il n'y en a pas beaucoup qui feraient ça. À mon avis, vous êtes un brave type. »

L'homme leva les yeux, soit sur le ciel, soit dans le vide. Il avait le soleil en plein visage ; ses yeux semblaient aussi larges et aussi vides que du cristal. « Par ici, dans le désert, je n'ai pas à penser à ce que j'ai fait. Par ici, je n'ai pas de passé. J'aurais voulu que ça continue comme ça. Je me suis leurré.

– Je regrette de vous le dire, monsieur, mais je ne comprends pas ce que vous me dites.

– Ils vous rattrapent. Non, ça vous rattrape. Toujours. Vous n'avez pas entendu ? C'est là.

– Qu'est-ce qui est là ?

– Ça. »

Hackberry sella son cheval et descendit l'autre versant de la crête, laissant derrière lui l'homme qui n'avait pas de nom. En moins de quelques heures, il s'était mis à parler à son cheval, une habitude qu'il n'avait vue que chez les prospecteurs et les voyageurs solitaires du Grand Désert américain, dont la plupart étaient en quête d'un saloon, ou d'un bordel, ou du tintement d'un piano, afin d'oublier que la marque de Caïn ne s'efface pas si facilement.

Au crépuscule, quand il aperçut un village au bord d'une rivière d'un brun laiteux, la tête lui tournait à cause de la faim, de la douleur causée par ses blessures, et de la selle militaire à l'armature de bois qu'il avait prise sur le cheval de l'un des soldats mexicains. Il descendit de cheval et entra à pied dans le village, son mauser à l'épaule, renversé. Puis il

se rendit compte qu'il était témoin de l'un de ces instants qui font dire que le Mexique est un pays magique. Le soleil avait plongé derrière les collines, mais le bas du ciel restait bleu, et le reste était mauve, parsemé d'étoiles. Quand il arriva dans la rue principale, il vit des gens taper sur des tambourins, des clochettes aux chevilles et aux poignets, et chanter dans une langue qu'il ne comprenait pas. Les enfants portaient des paniers de soucis et de chrysanthèmes qu'ils posèrent sur un autel, près d'un puits de pierre vers lequel convergeaient les ruelles de terre du village. Certains adultes avaient des masques de tête de mort ; d'autres portaient des perches auxquelles étaient accrochés des squelettes faits de bâtons sculptés peints en blanc, qui cliquetaient comme des os. L'air était rempli de fumée et de l'odeur des pétards, des soleils qui sifflaient et des fusées explosant dans le ciel.

Le jour des Morts, pensa-t-il. On est donc aussi tard dans l'année ? Suis-je en train d'affronter la fin d'une autre année sans avoir effleuré la main de mon fils, sans le pardon que j'ai payé par des années d'amertume et de remords ?

Une fois de plus, sa pensée était revenue à lui-même. Il aurait voulu se noyer dans une bouteille de tord-boyaux et dormir pendant une semaine.

À la lueur des torches, il vit un mur d'adobe grêlé de balles, une prison avec deux soldats en uniforme paressant sur une passerelle, une aveugle en train de faire griller sur un feu du maïs non épluché, des enfants qui couraient dans des flaques, un prêtre en soutane observant les fêtards depuis la porte d'une église aux murs de pisé, un manège de cinq chevaux de bois tournant en cercles lents, tirés par un âne. Hackberry abaissa son chapeau sur son front et, son cheval au bout de sa longe, passa près de la prison, essayant de faire en sorte que les danseurs fassent écran entre les soldats et le harnachement mexicain de sa monture.

Il suivit une ruelle et attacha son cheval près d'une cabane derrière une *cantina*, prit ses sacoches sur la croupe du cheval